

## **Modernité et identité: la chronique féminine dans le journal *La Liberté*, 1915-1930**

par

Luc Côté

Collège universitaire de Saint-Boniface  
Winnipeg (Manitoba)

### RÉSUMÉ

Cette étude propose une lecture des chroniques féminines parues sur une base régulière dans l'hebdomadaire *La Liberté*, entre 1915 et 1930. À partir d'une problématique de la modernité nord-américaine, laquelle façonne l'expérience vécue des Manitobains au début du XX<sup>e</sup> siècle, nous avons tenté de reconstituer et d'analyser le discours féminin qui s'adresse alors spécifiquement à la population franco-catholique de la province. Nous espérons démontrer d'abord que, loin d'être silencieux ou indifférent à l'égard de la question féminine dans le monde moderne, ce discours en est un de résistance à la modernité, particulièrement à l'endroit de ses manifestations les plus visibles et les plus répandues. Nous verrons aussi qu'en réaction au vent de la modernité, les artisanes de la page féminine se font les championnes d'un modèle de femme idéale, un modèle qui se veut d'abord et avant tout ancré dans une continuité historique et conforme à l'idéologie cléricalo-nationaliste de la survivance du Canada français. Dans *La Liberté*, la femme ne se réalise pleinement que dans la nation et au service de celle-ci. L'identité sexuelle est donc complètement fondue à une identité collective, qui paraît menacée dans ses fondements par l'influence assimilatrice d'un monde moderne étranger.

### ABSTRACT

Proposed in this article is a reading of the various women's features that were regularly published in the weekly newspaper, *La Liberté*, from 1915 to 1930. Modern life in North America, which shaped the experience of

Manitobans at the turn of the century, is the basis on which the author reconstructs and analyses this feminine discourse, which specifically targeted the province's French Catholic population of the time. To begin with, the author shows that, far from being silent or indifferent on the issues faced by women in the modern world, the discourse articulated a resistance to change, particularly in the most common and visible forms. It will also be seen that, in reaction to the currents of change, the features' writers championed a model of the ideal woman premised on a historical continuity and on the religious and nationalistic ideology of French Canada's survival. In *La Liberté*, a woman can only realise her full potential by belonging to and serving *la nation*. As a result, sexual identity is completely submerged in a collective identity whose very foundations are threatened by the assimilating influences of a foreign, modern world.

---

«*Nous ne résistons qu'à ce qui est inévitable.*»  
Henry MILLER (1959, p. 53)

Les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle sont celles du triomphe de ce fait de civilisation que l'on appelle la modernité. En dépit de son ambiguïté et de son imprécision, le concept a néanmoins le mérite de désigner, en les embrassant, les multiples et complexes transformations qui secouent l'Occident depuis au moins le XVIII<sup>e</sup> siècle et qui, d'une manière accélérée depuis environ 1850, conduisent à la mise en place des fondements du monde contemporain. Le Canada participe pleinement au processus avec un important essor industriel, commercial et urbain. L'économie de marché pénètre de plus en plus les territoires ainsi que les modes de vie avec la généralisation du salariat et l'offre parallèle de biens de consommation. Ces profondes mutations s'accompagnent de divers développements scientifiques, techniques, philosophiques et esthétiques, qui en viennent à exprimer et à matérialiser l'essence de cette modernité. Ces courants, ces œuvres et ces innovations appellent tous, quoique chacun à sa manière, de nouvelles conceptions et usages du temps et de l'espace, ainsi que de leurs dérivés: vitesse, rythme, accélération, durée, mémoire. La modernité propose une révision radicale non seulement de l'expérience sensible du présent, mais aussi des représentations du passé et de l'avenir.

Le monde moderne, c'est le capitalisme triomphateur, c'est le progrès technique et matériel, c'est une poétique et une esthétique du mouvement et du changement. Mais c'est aussi un monde de domination, d'inégalités, de préjugés, de luttes et de conflits. Le discours moderne renferme une profonde ambivalence: il célèbre le génie humain mais dénonce aussi l'inhumanité du progrès de l'époque; il fait du changement et de la nouveauté des valeurs culturelles dominantes, mais il critique le règne de l'obsolescence et de l'éphémère; il participe activement à la fois à la sécularisation de la société et à l'exploration renouvelée du sacré et de la spiritualité; il promeut à la fois l'individualisme libérateur et l'essor des nationalismes ainsi que la culture dite de masse; il s'identifie à la démocratisation de la société mais aussi à l'avènement de la technocratie, de la bureaucratie et du totalitarisme. Bref, la modernité s'avère depuis toujours un univers à la fois convoité et contesté, perçue tantôt comme un mouvement d'avancement, de progrès, tantôt comme un vent de destruction et d'aliénation.

Cette modernité, qui bouleverse la vie de multiples communautés humaines, est inséparable de la ville, de la vie et de la culture urbaines. Simultanément siège et réceptacle de la production matérielle et symbolique de la modernité, la ville est aussi expansive, tentaculaire et envoûtante. La culture urbaine moderne, qui révèle à la fois l'individualité des êtres et l'anonymat des masses, se déploie à travers de multiples réseaux de communication sociale: presse écrite, transports, affiches, téléphone, modes vestimentaires, espaces publics divers (rues, parcs, cafés, magasins, salles de cinéma).

Chose certaine, la croissance industrielle, marchande et urbaine ne se fait pas sans heurts ni conflits. Si le monde moderne a ses partisans qui clament haut et fort les bienfaits du progrès et du changement pour la civilisation, il a aussi ses détracteurs, qui expriment un pessimisme, sinon une angoisse existentielle, devant la tournure des événements pour l'avenir de l'humanité. Certains vont jusqu'à réfuter ce monde, au nom d'un autre, appelé à se faire ou encore menacé de disparaître. Mais le débat lui-même a quelque chose de moderne de par ses interrogations sur le changement social et sur le rapport temps-espace. Jusqu'à un certain point, que l'on soit libéral, progressiste, avant-gardiste, révolutionnaire ou bien

conservateur, réactionnaire ou traditionaliste, l'on se positionne nécessairement dans la modernité et par rapport à elle.

La ville de Winnipeg constitue un excellent cas représentatif de cette période. À la veille de la Grande Guerre, Winnipeg est en pleine ébullition; en l'espace de quelques décennies, la ville s'est arrogé le titre de métropole de l'Ouest ainsi que l'épithète du «Chicago du Nord». Ville-carrefour au cœur du continent, Winnipeg est un important centre ferroviaire de communication et de distribution, reliant les prairies canadiennes à l'Est et au Sud. La ville connaît aussi un développement industriel significatif, avec un marché du travail qui retient une portion des milliers d'immigrants qui arrivent dans l'Ouest. L'élite économique et politique, composée majoritairement d'hommes originaires de l'Ontario, œuvre avec beaucoup de conviction à faire de «sa» ville un terrain propice à l'érection des fortunes personnelles, une réussite présentée comme un bienfait pour l'ensemble de la collectivité. Le développement rapide de Winnipeg et de ses environs représente une brisure importante d'avec un passé relativement récent et conduit à une intégration poussée de la région dans l'ensemble économique et culturel nord-américain. Mais à l'instar de nombreuses autres villes sur le continent, Winnipeg est aussi aux prises avec le «problème social» de la ville moderne: pauvreté, misère, concentration «dangereuse» des populations ouvrières et immigrantes, présence du «vice», sous les formes de la prostitution, du jeu, de l'alcool ainsi que du spectre bolchevique. C'est alors qu'une fraction des classes moyennes cherche, pour des motifs chrétiens, humanitaires et nationalistes, à s'attaquer et à remédier à ces différents maux urbains qui menacent de compromettre le cours progressiste de l'histoire et de corrompre le tissu social et national.

Le mouvement de réformes sociales et urbaines au début du siècle, à Winnipeg comme ailleurs, repose sur une forte participation féminine. Les femmes de classe moyenne, en raison de leur mode de vie, de leur instruction et éducation, sont directement interpellées par la modernité. Le féminisme est une composante déterminante du mouvement de réforme au début du siècle. En opposition à une société masculine corrompue, des femmes invoquent et revendiquent le droit à une plus grande participation sur la place publique. L'entrée officielle et légitime

des femmes dans l'arène politique devait permettre d'épurer les mœurs et de mieux faire avancer la cause réformatrice, celle d'une régénérescence morale et sociale de la société canadienne moderne. Du même coup, cette expérience conduit à une remise en question du rôle et de l'identité dévolus traditionnellement au sexe féminin.

Où sont les francophones dans ce Manitoba en transformation? *A priori*, on a l'impression que la population franco-catholique du Manitoba est totalement absente de ces mouvements d'effervescence culturelle, idéologique et politique qui ont façonné dans une certaine mesure la direction du changement dans la province. L'exploration de la page féminine parue dans *La Liberté* au cours des années dix et vingt permet, nous croyons, de nuancer une telle impression et de proposer certaines hypothèses concernant l'apparente marginalité francophone dans la société manitobaine moderne.

La fondation de l'hebdomadaire *La Liberté* en 1913, sous les auspices de l'entreprise de presse oblate, peut être vue comme une composante de cette importante initiative de l'Église catholique visant à adapter l'institution religieuse au contexte moderne. Cette initiative, amorcée officiellement en 1891 avec l'encyclique *Rerum Novarum*, conduira dans les années subséquentes au mouvement du catholicisme social. Le journal catholique, une entreprise parallèle en même temps qu'une réponse à l'essor de la presse libérale à grand tirage, se veut le véhicule de diffusion, le médium moderne, de l'évangélisme social catholique. Que, dès 1915, *La Liberté* réserve de l'espace dans ses pages à la femme francophone témoigne de la nécessité pour l'élite catholique d'aborder la question féminine dans ces temps nouveaux, en l'intégrant dans sa vision et ses représentations du monde.

Cette page féminine connaît, au cours de la première décennie de sa parution, diverses modifications mineures touchant son format et sa présentation, mais elle propose sensiblement un même contenu au cours des ans: des extraits d'articles parus ailleurs dans la presse catholique (*L'Action catholique*, *L'Action française*, *Le Devoir*, *Le Droit*), des romans-feuilletons, des conseils pratiques aux jeunes filles, épouses et mères, puis une chronique hebdomadaire régulière. C'est cette

dernière qui retient notre attention ici. S'apparentant tantôt au billet, tantôt à l'éditorial, cette chronique est l'œuvre, pour autant que l'on sache, de femmes laïques francophones vivant au Manitoba. Elle est une source historique significative nous permettant d'examiner et d'évaluer un discours féminin qui n'a pas attiré beaucoup, jusqu'ici, l'attention de l'historiographie féminine au Manitoba.

Trois femmes signent à elles seules la majorité des chroniques entre 1915 et 1930, et ce, généralement, sous le couvert d'un pseudonyme. Il s'agit de *Gertrude* (Emma Royal, née Gelley), qui est la première responsable de cette page féminine; de *Jacqueline des Érables* (Alice Raymond, née Gagnon), sans aucun doute la plus prolifique et aussi la plus engagée; et de *Mère-Grand* (Paule Saint-Amant) qui, en plus de signer plusieurs chroniques, dirige une section consacrée à des conseils pratiques et est aussi responsable de la page des enfants. Les informations biographiques sur ces personnes sont plutôt minces pour l'instant, mais il appert qu'il s'agit de femmes originaires du Québec et qui se considèrent comme des représentantes de l'élite socioculturelle de Saint-Boniface et du Manitoba français en général. Elles entretiennent aussi des liens étroits avec des organisations catholiques, notamment la Ligue des demoiselles catholiques de langue française, la Société Saint-Jean-Baptiste, les Semaines sociales, ainsi que divers organismes de charité et de bienfaisance. L'œuvre journalistique ou littéraire de ces femmes est donc inséparable de leur propre engagement dans l'Église et de leur adhésion à l'idéologie cléric-nationaliste qui fait de la foi, de la langue et de la tradition les piliers de l'identité et de l'intégrité culturelle canadiennes-françaises.

Par *La Liberté*, les lecteurs francophones sont informés du positionnement idéologique de l'élite laïque et religieuse face à l'évolution du monde moderne au Manitoba et à la place et au rôle de la femme dans ce monde. Nous croyons que les chroniques proposent ultimement une figure identitaire féminine, un modèle, un archétype de la femme idéale, qui repose à la fois sur une critique de la modernité et un appel à la survivance nationale franco-catholique. Exprimant très bien les tensions entre la foi et le savoir dans la quête du beau, du bon et du vrai, la page féminine témoigne de cet effort intellectuel et idéologique pour réconcilier le changement et la continuité, le

mouvement et la durée dans la défense d'un ordre socio-culturel perçu, sans doute vécu aussi, comme sacré, mais aussi menacé.

Dès les premières parutions de la page féminine, ses artisanes exposent assez clairement leur mission: éduquer la femme francophone et catholique, tant en matière d'art et de littérature que dans l'art de faire mais, surtout, lui inculquer ou, à tout le moins, lui rappeler le sens moral du devoir, du devoir conjugal, familial, religieux et national (Gertrude, 30 mars 1915). C'est tout particulièrement l'objectif de la chronique hebdomadaire que de discourir sur le rôle de la femme, d'un point de vue catholique. Il s'agit, en somme, «d'instruire, d'éclairer ou de diriger le peuple vers le bien, le beau, l'idéal» (Thérèse de Saint-Éloi, 10 août 1915). Les chroniqueuses tiennent bien, cependant, à se distancer du féminisme de l'heure. En fait, la page féminine, à ses débuts à tout le moins, se conçoit clairement comme une alternative franco-catholique au féminisme canadien-anglais. «La plume» apparaît alors comme un instrument moderne pour réaffirmer et revaloriser le rôle féminin exemplaire dans la société canadienne-française, par opposition aux modèles nord-américains de la femme moderne (Jacqueline des Érables, 24 juin 1919). L'affirmation d'une identité féminine dans *La Liberté* passe, comme nous le verrons, à la fois par une adhésion à l'idéologie cléricco-nationaliste et par une résistance aux influences culturelles modernes.

## LA FATALITÉ DES TEMPS

Les chroniqueuses de *La Liberté* expriment régulièrement au cours de la période un sentiment d'impuissance, de désarroi et d'inquiétude devant la «marche du monde». Qu'il s'agisse de la guerre, de la conscription, du suffrage féminin, de l'épidémie d'influenza de 1918, de la question scolaire ou des conflits ouvriers et syndicaux, elles interprètent les événements ou phénomènes contemporains comme étant hors de leur contrôle, comme des interventions de la Providence mettant à l'épreuve la foi chrétienne: «C'est désolant, mais cela faisant partie du "progrès", nous ne pouvons pas y remédier» (Jacqueline des Érables, 7 février 1917); «Contentons-nous d'admirer ou d'endurer. Ayons confiance en la Providence qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en elle» (Gertrude, 30 mai 1917). Aux yeux des chroniqueuses, le monde court à sa perte, et seules la

résignation et la prière peuvent aider à traverser les bouleversements qui affectent tout particulièrement la femme et son rôle en société. Celle-ci est donc une victime, démunie en quelque sorte, du changement historique.

Si elles évoquent par moments, avec une certaine nostalgie, la vie rudimentaire mais simple d'autrefois, les chroniqueuses ne louent pas moins les bienfaits du progrès technique et matériel (Jacqueline des Érables, 17 octobre 1917, 24 juin 1924). De l'aveu de ces femmes, il ne serait pas souhaitable de retourner au temps d'avant la machine à coudre, de l'électricité, du téléphone et de l'automobile. Ces innovations ont une portée utilitaire et bienfaisante dont on ne pourrait plus se passer. C'est bien davantage l'«esprit» des temps modernes qui inquiètent et effraient ces femmes: l'individualisme, l'égoïsme, la corruption, l'appât du gain, l'ambition, la soif de liberté, etc.

Le monde va mal. Et il ira mal tant que l'ambition et la cupidité régneront dans le cœur corrompu de l'humanité (Jacqueline des Érables, 7 août 1918).

[...] demandons que le sacrifice des bons contribue largement à purifier le monde de tant de corruptions qui attirent sur nos têtes ces châtiments (Jacqueline des Érables, 30 octobre 1918).

Cette vision apocalyptique des temps modernes n'est pas exclusive à la page féminine de *La Liberté*, ni même à la presse catholique au pays. Au contraire, il s'agit d'une opinion passablement répandue dans le discours public canadien à l'époque, reflet des angoisses et des incertitudes causées notamment par la guerre, sa durée et ses effets. Les féministes anglophones procèdent elles aussi à une dénonciation en règle de la corruption du monde, du triomphe de l'égoïsme et de l'intérêt personnel, de l'appât du gain, du luxe et de la luxure qui menacent l'âme, la pureté et les vertus morales de la «race» canadienne. Mais alors que ces femmes anglo-protestantes participent à la professionnalisation du travail social et militent activement sur la scène politique, les femmes franco-catholiques, quant à elles, refusent non seulement d'endosser un tel mouvement, elles le dénoncent vertement comme une profonde déviation du rôle social «naturel» dévolu à leur sexe. Si les chroniqueuses de *La Liberté* en viennent éventuellement à

accepter le suffrage féminin comme un fait accompli (voir plus loin), jamais elles ne vont encourager ou endosser l'action socio-politique féminine. Leur réformisme est essentiellement moral, sentimental même, en complet accord avec l'idéologie catholique officielle, et s'attache davantage à préserver les Canadiennes françaises des «nouvelles» attitudes, préférences et pratiques culturelles qui contaminent sournoisement la famille et la «race» canadienne-française. En somme, le discours féminin dans l'hebdomadaire franco-catholique exprime un fatalisme devant les structures changeantes de la vie moderne, mais, simultanément, s'oppose aux manifestations et productions culturelles modernes, tout particulièrement celles qui, à leurs yeux, contreviennent au modèle féminin franco-catholique.

### ENTRE LA CAMPAGNE ET LA VILLE

La ville apparaît sans contredit, dans la page féminine, comme la principale menace à l'intégrité culturelle des Canadiens français, fondée sur les traditions rurales et agricoles. Si l'on admet à contrecœur que la ville offre un lieu de travail vital à nombre de personnes, il n'en demeure pas moins que de nombreuses autres sont tout simplement aveuglées par ses «faux brillants». L'obligation de vivre en ville est une chose, mais désertier la campagne pour les «plaisirs» de la vie urbaine en est une autre. Même si elles-mêmes résident en ville, les chroniqueuses ne se font pas moins de vibrantes propagandistes de la campagne. Sous leur plume, la vie rurale et agricole acquiert une dimension mythique, idyllique, voire surnaturelle. Le corps retire d'énormes bénéfices du «frôlement avec la véritable vie», alors que l'âme «s'élève, monte vers l'idéal, le beau, dans ce contact avec la nature» (Gertrude, 1<sup>er</sup> août 1917). Nul n'est plus heureux dans la vie que le cultivateur. Indépendant, seigneur sur son domaine, il travaille paisiblement «au milieu d'un décor idéal, accompagné du gazouillis des branches et fortifié du parfum de la terre renouvelée» (Gertrude, 22 août 1922). Avec le progrès qui lui procure machineries et moyens de transport et de communication, la vie agricole s'est allégée pour devenir «un jeu à côté du travail dur des commis, des employés ou des fonctionnaires» (Gertrude, 21 février 1917),

Malgré les promesses de la vie champêtre, la ville attire un nombre croissant de Canadiens français, particulièrement des

jeunes qui quittent le foyer familial et la paroisse rurale pour se faire une autre vie. Pour les chroniqueuses, ces jeunes succombent aux tentations perverses de la ville, sans considération pour les effets nocifs d'une vie trépidante, effrénée et agitée sur la santé physique et morale. L'opposition ne peut être plus claire, entre le travail de la terre, la vie «naturelle» à la campagne et l'univers «artificiel» de la ville, éloigné du vrai, du beau et de l'idéal divin. La ville séduit par les promesses d'une vie facile, faite de luxe, de plaisirs et de divertissements. Selon une chroniqueuse comme Gertrude, la ville est trompeuse, non pas parce qu'elle prétend offrir une vie facile, mais bien plutôt parce que cette facilité promettrait le bonheur. Or, pour Gertrude, le bonheur ne réside pas dans une existence facile et divertissante. Le procès que livrent les chroniqueuses à la modernité, dont la ville en constitue la consécration, repose sur cette association étroite entre la nature, la tradition et la vie idéale sur terre. La vie urbaine moderne, au contraire, est perçue comme dénaturée, vidée de son essence au profit d'une culture de la nouveauté éphémère, de l'artifice et de la perte. Si la ville est malgré tout tentante, c'est que la nature humaine, elle, est faible et dangereuse. Il y a dans le discours féminin cette constante contradiction entre la nature comme source de pureté et d'innocence qui rapproche de Dieu et l'autre nature, celle des instincts, qu'il faut combattre et réprimer, au nom de ce même Dieu.

C'est alors à la femme, surtout à la mère de famille, de tout faire pour décourager l'exode rural en rendant la vie agricole la plus agréable possible et en transmettant aux enfants l'intérêt pour les travaux sur la ferme et les bienfaits d'une vie dite «indépendante». Les chroniques exhortent les jeunes filles qui voudraient quitter la campagne pour la ville afin de voler de leurs propres ailes à ne pas confondre le divertissement avec le bonheur. Il faut, au contraire, qu'elles apprennent les vertus de la résignation, la joie du sacrifice, le bonheur dans le devoir accompli. Il est d'ailleurs du devoir de la femme, au nom du Canada français et catholique, de retenir les hommes: «le jour où la femme sera contente de vivre à la campagne, l'homme sera heureux de suivre son exemple» (Gertrude, 5 juillet 1916).

Les chroniques féminines reviennent inlassablement sur ce thème du plaisir et, surtout, sur l'opposition entre un plaisir

sain, issu du travail dévoué et charitable, et le plaisir malsain que procurent l'oisiveté, la consommation ostentatoire et les loisirs égoïstes. Un fossé profond sépare donc les activités jugées dignes du rôle de la Canadienne française de celles qui lui seraient étrangères et malsaines.

### LE TRAVAIL AU FÉMININ: UN CULTES DU DÉVOUEMENT

Pour les chroniqueuses, c'est par son travail que la femme exprime et réalise son essence, son identité. Contradictoirement cependant, la mission fondamentale de la femme chrétienne est de peiner et d'œuvrer charitablement, pour le bonheur des autres, dans un esprit de dévouement, d'abnégation et de soumission. L'identité féminine serait donc inséparable de la place centrale qu'occupent les femmes dans le processus d'entretien domestique et, au delà, de reproduction sociale. Les chroniques renferment une apologie de la vertu morale du travail féminin, à une époque où celui-ci connaît d'importants bouleversements.

L'exode rural, particulièrement chez les jeunes, répond à une nécessité que les chroniqueuses ne peuvent ignorer: la recherche du travail. Les femmes de l'époque, surtout chez les jeunes célibataires, voient de nouvelles occupations s'offrir à elles sur le marché. Aux côtés des emplois en usine, du service domestique et de l'enseignement se profilent en nombre croissant les emplois dans le secteur tertiaire en explosion. Les chroniqueuses dans *La Liberté*, sans endosser ni encourager cette poussée des femmes sur le marché du travail salarié, n'en reconnaissent pas moins son caractère inévitable, voire irréversible. Le contexte de la guerre et la demande exceptionnelle pour une main-d'œuvre féminine, entre autres dans des secteurs d'emplois traditionnellement occupés par des hommes, ne sont certes pas étrangers à la prise en compte, dans le discours féminin franco-catholique, de cette dimension de la vie d'un nombre croissant de femmes: le travail «extérieur». Mais le discours comporte aussi une caution morale, une mise en garde qui trahit l'inquiétude d'une telle intégration à la vie moderne pour les fondements de l'identité féminine franco-catholique.

Les chroniqueuses reconnaissent que le travail féminin hors foyer puisse s'avérer une nécessité, fort louable d'ailleurs,

s'il se fait dans un but altruiste, par dévouement. Le travail des religieuses et des institutrices est bien sûr hautement valorisé en tant que vocations féminines qui reposent sur l'esprit de sacrifice et de dévotion. Ces occupations sont aussi perçues comme des extensions «naturelles» de la mission féminine au cœur du processus de reproduction sociale. Quant au travail salarié hors foyer, il apparaît légitime lorsque commandé par la nécessité, c'est-à-dire lorsqu'il vise à contribuer directement à l'économie familiale moderne (Jacqueline des Érables, 7 février 1917; Gertrude, 29 août 1917).

La présence croissante de femmes, de jeunes filles surtout, sur le marché du travail comporte néanmoins ses dangers. L'emploi salarié est considéré comme potentiellement nocif pour la santé, entraînant fatigue, nervosité et, ultimement, maladie ou vieillissement prématuré. Cette forme d'intégration au «mode de vie américaine [sic]», aurait donc des retombées néfastes sur la santé physique féminine (Jacqueline des Érables, 19 septembre 1917). Mais c'est surtout contre le danger moral du travail hors foyer que les chroniqueuses multiplient les mises en garde. Elles condamnent notamment les motivations égoïstes qui pousseraient de nombreuses jeunes filles à détenir un emploi rémunéré; elles s'en prennent aux jeunes bourgeoises qui, pour le simple plaisir d'être indépendantes et de se payer du bon temps, dérobent les meilleurs emplois (commis de bureau ou de magasin) aux plus démunies, aux «pauvrettes» (Gertrude, 14 septembre 1920). Elles dénoncent également les jeunes filles qui gardent tout leur salaire pour elles, en vue de satisfaire leur moindre fantaisie (Jacqueline des Érables, 30 mai 1922).

[...] la généralité des femmes qui travaillent ne le font-elles pas dans le but de secouer le joug de la dépendance pour s'adonner plus facilement au luxe, au confort, à une vie de jouissances terrestres enfin? (Jacqueline des Érables, 7 février 1917)

Mais le danger est plus grand encore. En 1929, *La Liberté* reproduit dans son intégralité la conférence qu'avait prononcée madame William Raymond – alias Jacqueline des Érables – dans le cadre d'une Journée sociale, tenue à Saint-Boniface (voir les éditions du 27 février, 6, 13 et 27 mars, puis celle du 10 avril 1929). Dans son exposé, intitulé «L'influence du travail extérieur

sur nos jeunes filles», Alice Raymond dresse un bilan fort pessimiste quant aux effets culturels et moraux du travail féminin hors foyer. Elle n'hésite pas à évoquer la contamination qu'est susceptible d'entraîner un contact répété et fréquent des jeunes filles avec un milieu étranger et masculin. Elle s'inquiète pour la foi, la vertu, le respect traditionnel de l'autorité et des institutions. Elle établit un lien de cause à effet entre le travail hors foyer et l'accroissement, selon elle, des phénomènes comme l'union libre, l'union mixte, le recours à la contraception, la dénaturation du rôle féminin, bref, la dégénérescence des mœurs et de l'intégrité culturelle franco-catholique au nom du plaisir, du luxe et de l'individualisme.

La pauvre enfant de nos prairies particulièrement, sans cesse en contact avec des gens de croyances neutres ou étrangères [...] demandera bientôt à la vie, elle aussi, toutes les raisons de jouir sans entraves, jugeant trop austères les enseignements de notre Mère la Sainte Église, gênante l'indissolubilité [*sic*] du mariage, se laissant prendre peut-être au mirage décevant des agréments de l'union libre sans embarras de famille, facilité de nos jours par la pratique courante de trop de moyens illicites, plus répandus chez les nôtres qu'on ne se l'avouerait, et qui n'ont déjà plus de secrets pour nos jeunes filles (13 mars 1929).

Il n'est guère étonnant que le foyer domestique soit représenté dans les chroniques comme un abri contre les influences «extérieures». Il est aussi indéniablement le lieu privilégié où s'exerce la véritable mission féminine, celle de la reproduction, tant biologique que socioculturelle. L'expression très connue de «gardienne du foyer, de la foi et de la race» prend tout son sens ici: il revient à la femme franco-catholique, par son travail domestique, son œuvre au foyer, de protéger, de préserver et de perpétuer les fondements matériels et moraux de la nation canadienne-française. En insistant sur les enjeux «publics» du rôle de la femme dans la sphère domestique, dite «privée», les chroniqueuses cherchent, en quelque sorte, à «actualiser» le rôle féminin dit «traditionnel».

Les chroniqueuses sont unanimes à souligner les imposantes responsabilités qui incombent à la ménagère dans la production et la gestion domestiques. Il ne fait aucun doute que les temps ont changé et que, si celle-ci veut contrôler et dominer

son travail, elle doit apprivoiser la nouvelle technologie domestique, offerte sur le marché de la consommation, sous la forme d'une multitude croissante de produits et d'appareils. Le discours féminin dans *La Liberté* n'est pas très éloigné du discours publicitaire et marchand qui inonde à l'époque les pages de la presse libérale à grand tirage. Les chroniqueuses n'hésitent pas à encourager l'introduction des techniques et des méthodes modernes d'économie domestique qui viendraient simplifier et alléger les tâches ménagères (Une Mère, 23 octobre 1929). L'objectif ultime n'est toutefois pas de libérer la femme de ses lourdes tâches au profit d'un temps de loisir, mais bien d'accroître l'efficacité de son œuvre, entièrement vouée au bonheur domestique. Toute négligence dans l'accomplissement de son devoir menace la stabilité et l'harmonie conjugales et familiales (Camille, 7 septembre 1915).

Les chroniques renferment régulièrement, au cours de la période étudiée, des conseils et des recommandations quant à la «bonne tenue» du foyer. On rappelle aux lectrices qu'il faut faire preuve de persévérance, de goût et d'imagination pour répandre joie et bonheur autour de la table, dans ce «charmant petit royaume qu'est la cuisine» (Mère-Grand, 16 novembre 1927). La ménagère doit maîtriser l'art d'économiser, surtout en des temps difficiles, par la tenue de livre, par l'élimination du gaspillage de temps et d'argent, par la réduction d'achats superflus et par le recours à la production domestique (Gertrude, 17 mai 1921, 11 décembre 1923). On encourage ainsi, aux côtés de la modernisation du foyer et du travail ménager, le maintien de certaines pratiques préindustrielles de fabrication à domicile. On recommande notamment la couture plutôt que l'achat coûteux de vêtements neufs. Par la récupération des étoffes et des vieux tissus, la ménagère peut «faire d'un costume démodé et usagé une jolie robe, et d'une robe un peu ancienne, une plus moderne» (Jacqueline des Érables, 30 mars 1920). En plus d'être un outil d'économie, la couture serait également le «chasse-ennui des femmes» (Gertrude, 22 août 1917).

L'embellissement du foyer figure également parmi les tâches «naturellement» féminines. Plusieurs chroniques sont consacrées, au cours de la période, à l'importance de l'esthétique dans la création et le maintien d'une atmosphère domestique propice à l'épanouissement d'un bonheur conjugal et familial.

Un foyer attirant retient ses membres, homme et enfants, à la campagne comme à la ville (Une Mère, 27 avril 1927). Les lectrices sont vivement encouragées à décorer le foyer avec simplicité et avec goût. Aux notions d'ordre et de propreté s'ajoute celle de l'harmonie décorative ou ornementale (Thérèse de Saint-Éloi, 15 mai 1923; Mère-Grand, 29 mai 1929). Il est intéressant de remarquer cette préoccupation pour l'aménagement matériel du foyer canadien-français; il révèle toute l'importance, somme toute moderne, accordée aux capacités d'évocation et de communication des objets et des ensembles complémentaires d'objets. De l'avis des chroniqueuses, le foyer canadien-français, aussi modeste soit-il, doit exprimer individuellement les caractéristiques et les qualités du groupe. L'esthétique du foyer est un reflet de la pureté et de la beauté des âmes qui l'habitent, mais aussi de la respectabilité familiale et nationale. Une fois de plus, la responsabilité confiée à la femme est lourde de sens et de charge émotive. Rien d'étonnant à ce que les jeunes filles soient appelées à apprendre très tôt l'art décoratif:

Et je ne vois pas en quoi la jeune fille manquerait d'agréables distractions pendant ses vacances, quand elle peut si bien se substituer à sa mère pour orner avec goût son "chez elle". De là se révéleront deux qualités de la femme de demain: l'ordre et le goût (Françoise des Bois, 28 juin 1916).

Cette «femme de demain», la page féminine dans *La Liberté* en fait une préoccupation majeure pour la collectivité franco-catholique du Manitoba. Que ce soit en tant que mère, religieuse, enseignante, la femme est directement responsable de la formation et de l'éducation des jeunes filles en vue d'en faire des femmes fortes et simples, débrouillardes et dévouées, idéalement dotées d'une mentalité agricole, tournées vers le bien et le beau (Gertrude, 8 août 1917, 22 juillet 1919; Mère-Grand, 23 mai 1928). Ainsi, aux jeunes filles qui travaillent hors foyer mais qui aspirent au mariage et à la maternité, les chroniqueuses enjoignent de bien compléter leur formation en travail ménager, si elles espèrent «faire de leur nid un petit paradis terrestre» (Jacqueline des Érables, 12 avril 1921). En raison de leur statut de privilégiées, les jeunes filles issues d'un milieu aisé, tout particulièrement, ont pour devoir de recevoir une bonne formation, générale certes, mais aussi spécifiquement

en sciences domestiques. Par un retournement des choses, la jeune fille bien formée pourra ultimement influencer sa propre mère dans la modernisation de son travail (Camille, 11 mai 1915).

Si les chroniqueuses appuient et encouragent l'éducation pour les filles, notamment par des classes d'économie domestique à l'école, c'est qu'elles la considèrent comme nécessaire, dans ces temps modernes, à la tenue efficace du foyer. Il est clair que les jeunes filles éduquées doivent continuer à aspirer au titre de reine du foyer. À ce sujet, Thérèse de Saint-Éloi identifie en 1924 deux grands types de «filles à marier»: la fille pour qui le mariage représente une occasion de s'adonner à la consommation, au luxe et au loisir, puis celle pour qui le mariage permet de devenir la reine heureuse de la maison, une ménagère accomplie, belle et bonne, simple et vraie (4 mars 1924). Est-il besoin de préciser que c'est cette dernière qui personnifie l'idéal féminin proposé dans les pages de *La Liberté*?

Cette femme idéale doit accomplir ses multiples tâches et assumer ses lourdes responsabilités quotidiennes dans un pur esprit de dévouement et de résignation. Son travail et son devoir moral en tant qu'épouse-mère-ménagère nécessitent l'effacement de son individualité pour le bien général du foyer. C'est à elle qu'échoit la responsabilité de faire du foyer un havre de paix et d'harmonie. Le bonheur domestique, conjugal et familial, repose d'abord et avant tout sur la résignation et la soumission féminines (Rima, 14 août 1918):

Pour nous, femmes, gardiennes du foyer, faire son devoir, c'est mettre nos idées personnelles de côté pour respecter et endosser celles de celui à qui Dieu nous a unies.  
[...] Oui, "faire son devoir" c'est sacrifier presque toujours ses goûts et effacer avec énergie ses rêves d'hier pour adopter le renoncement d'aujourd'hui (Gertrude, 26 juillet 1916).

Considérez ces jeunes mères, esclaves du devoir: elles ne se plaignent jamais, au contraire, elles bénissent les chaînes qui les retiennent aux berceaux. Elles ont du cœur, ces femmes pour qui la garde du foyer constitue la principale occupation [...]

Une femme qui a du cœur accomplit son devoir avec joie, avec entrain, non en murmurant et en se plaignant sans cesse (Mathilde, 6 novembre 1929).

Selon Jacqueline des Érables, la femme doit se modeler sur «la femme forte de l'Évangile», c'est-à-dire trouver la sérénité dans la souffrance parce qu'elle est résignée à la volonté divine (4 avril 1917, 16 mai 1922). On rappelle aux lectrices que le travail est un châtement divin, que l'on doit «gagner son pain à la sueur de son front», mais que la résignation devant la souffrance est une source d'élévation (Gertrude, 29 août 1917). «Notre devoir à nous est de souffrir, et de souffrir en silence» (Jacqueline des Érables, 15 avril 1924). Mais plus qu'une résignation, la femme doit retirer de cette souffrance un contentement, voire même un plaisir. En tant que synonyme de dévouement et de sacrifice, le travail est le secret du vrai bonheur terrestre (Gertrude, 23 septembre 1919; Mère-Grand, 25 novembre 1925). Il est difficile de ne pas déceler, en parcourant les chroniques, une certaine forme de masochisme qui, une fois marqué du sceau religieux, vient légitimer les contraintes imposées à la vie des femmes:

Plus on souffre, plus on mérite!!! (Françoise des Bois, 17 août 1915)

Supportons tous nos croix et n'en demandons pas la suppression, car la souffrance relève [sic] ce qu'il y a de meilleur en nous (Gertrude, 25 avril 1917).

La mère qui n'a pas souffert en se sacrifiant ne sait rien de la vie et elle ne peut en apprécier les bienfaits (Gertrude, 6 avril 1920).

La résignation doit aussi caractériser l'attitude de la classe ouvrière et des pauvres devant l'ordre social. Les chroniqueuses effleurent occasionnellement le problème de l'inégalité, confrontées à cette réalité qui condamne la majeure partie de la société à une vie de labeur et de privations alors qu'une minorité privilégiée semble échapper au châtement divin et jouit d'une vie faite d'oisiveté et de loisirs. Mais à ce chapitre, ces femmes ne dévient guère de la position officielle de l'Église catholique: recherche de l'harmonie sociale, condamnation de la lutte de classes, dénonciation du bolchevisme et du socialisme, ainsi que des abus de pouvoir et de l'égoïsme de la classe bourgeoise. On y fait l'éloge de la pauvreté, en rappelant que c'est Dieu qui donne à chacun sa position sociale, qu'il faut s'y résigner et l'accepter car, de toute façon, le vrai bonheur réside dans la simplicité et dans l'abandon à la Divine Providence

(Gertrude, 11 octobre 1921, 11 avril 1922, 23 mai 1922, 8 mai 1923; Jacqueline des Érables, 14 février 1922).

Aux femmes des classes moyennes, aux bourgeoises, les chroniqueuses rappellent que le privilège de bénéficier sous son toit des services de domestiques ne réduit en rien la responsabilité morale de la «maîtresse» de maison à l'égard de l'entretien de son foyer. Il est très important, au contraire, que cette dernière assume ses responsabilités, puisque, de toute façon, le personnel domestique n'a d'autre préoccupation que de recevoir son salaire (Jacqueline des Érables, 19 septembre 1922). Il est aussi primordial de bien choisir ses domestiques car, malgré leur rareté croissante dans les années vingt, la qualité d'une «bonne» est souvent le reflet de la qualité de sa «maîtresse» (Jacqueline des Érables, 7 août 1923; aussi Rima, 9 octobre 1918).

Si le travail est un châtement divin, il est aussi une source d'oubli, une force contre la douleur, un remède contre les «maladies morales» (Gertrude, 23 septembre 1919; Jacqueline des Érables, 18 mai 1920). Ici, certaines chroniqueuses s'attaquent à ce mal de vivre qui, de leur propre aveu, terrasse plusieurs femmes. Contre l'ennui, les regrets, la dépression et le désespoir, dont on associe les racines à une vie oisive et égoïste, on propose le travail, le dévouement et le sens du devoir:

Oh! cette neurasthénie! Quel mal ne fait-elle pas! Et que nous devons nous mettre en garde contre l'apparition du premier symptôme! On dit qu'il se produit par une pensée excessive du "grand moi" et que le meilleur remède est d'obéir à un devoir ou de se dévouer à un idéal (Gertrude, 8 avril 1924).

Cet idéal, «c'est-à-dire un but précis qui vous permette de faire du bien dans la sphère où Dieu vous a mise» (Mathilde, 6 novembre 1929), devrait non seulement apporter à la femme un réconfort contre les déceptions, les désillusions et les affres de l'existence, mais aussi être une source où puiser cette légendaire «gaieté» canadienne-française. Après la résignation, l'abnégation et la souffrance, la mère-épouse-ménagère doit être gaie et répandre sa joie et sa bonne humeur à l'ensemble du foyer. Avec pour compagnons le courage et l'idéal, la gaieté permet d'alléger le travail et de prévenir la neurasthénie (Mère-Grand, 27 mars 1929; Mathilde, 6 novembre 1929). Elle est aussi

un trait «racial», un trait du «caractère français», qui coule dans le «sang gaulois» (Mireille, 6 février 1923; Une Mère, 15 décembre 1926). Mais les chroniqueuses insistent pour préciser qu'elles parlent ici de la «vraie» gaieté, de la gaieté chrétienne, à ne pas confondre avec la «fausse» et «légère» gaieté, celle que procurent l'égoïsme, la «volupté», le «libertinage» ou autre forme de «désordre» (Rita-Victoria, 26 juin 1923; Une Mère, 15 décembre 1926; Mère-Grand, 27 mars 1929). La femme canadienne-française et catholique doit trouver la joie dans l'accomplissement de son devoir et dans son dévouement, et non pas dans les plaisirs factices, superficiels et immoraux qu'offriraient certaines industries culturelles, alors en plein essor.

### LA CONSOMMATION, LE LOISIR ET LA LUTTE CONTRE LA CULTURE DE L'«AUTRE»

L'idéologie clérico-nationaliste confère au foyer familial canadien-français un rôle éminemment protecteur contre les influences soi-disant pernicieuses du monde extérieur. La page féminine dans *La Liberté* adhère entièrement à cette vision, d'autant plus qu'au Manitoba, ce monde extérieur est perçu comme davantage omniprésent ainsi qu'étranger. Hors du foyer, il n'y a que danger pour l'intégrité nationale et culturelle des Canadiens français. Les lieux publics, de la salle de billard à la plage, en passant par les rues et les transports en commun, apparaissent comme des centres de corruption et de dégénérescence morales, des lieux de plaisir «païen», où le laisser-aller, les «dévergondages» blessent la pudeur. (Jacqueline des Érables, 8 juillet 1919) En raison de leur attrait sur les membres des familles, ces lieux et ces divertissements publics menacent le «bonheur» domestique et familial. Une fois de plus, c'est à la femme que revient la tâche de retenir conjoint et enfants à la maison (Gertrude, 30 janvier 1918).

En raison de leur crédulité, les jeunes filles sont tout particulièrement vulnérables à l'appât du plaisir «gratuit» qu'offre le monde extérieur. Le danger est tapi dès leur départ du foyer. Une rare collaboratrice, Églantine, propose en 1917 la métaphore du jeune oiseau inexpérimenté qui, ébloui par le monde en quittant le nid, ne peut voir l'oiseleur et ses filets tendus:

Jeune fille, ce piège qui attend l'oiseau au sortir de son nid, je le vois aussi pour ton cœur si bon et si candide; pour l'oiseau, il s'appelle "filet" et pour l'enfant il s'appelle "plaisir".

Comme à l'oiseau il ne te laisse voir que ce qui charme et attire; mais prends garde. Sous ces joies qui enchantent est un démon caché. Oh! si tu peux rester, reste encore pour y prendre de l'expérience, dans cette maison qui si longtemps, avec amour, abrita ton cœur (Églantine, 11 juillet 1917).

Les chroniqueuses expriment très régulièrement cette inquiétude face au temps libre passé à l'extérieur du foyer, loin de son influence protectrice et au détriment de la vie familiale. Pour elles, le problème n'est pas tant les loisirs eux-mêmes, qui apparaissent comme un ingrédient nécessaire à la reconstitution physique et morale («La récréation favorise le travail», Gertrude, 13 février 1923), mais bien plutôt le type de loisirs, et peut-être surtout leur origine ou leur provenance. Les lecteurs de *La Liberté* peuvent s'attendre à retrouver dans la chronique féminine de l'époque une dénonciation en règle, parfois virulente, des produits culturels modernes, offerts comme objets de loisir à consommer.

Parmi les premiers de ces produits à figurer sur la liste des accusés, nous retrouvons le cinéma, les «vues animées», le «théâtre» qui, aux dires des chroniqueuses, représente l'une des grandes forces maléfiques du monde moderne:

Est-ce bien le cinéma qui est destiné à instruire les foules, de même qu'à élever l'âme de nos enfants, quand ces petits théâtres à images dansantes ne sont faits que pour faire de l'argent et pour jeter je ne sais trop quel poison dans l'âme des spectateurs. En vain nous voudrions le taire, mais la passion du théâtre est une cause certaine de décadence morale, même quand les sujets représentés ne sont pas immoraux (Françoise des Bois, 15 novembre 1916).

Le cinéma serait intrinsèquement immoral. De par sa seule existence, la culture cinématographique entraînerait la corruption des mœurs. Ici encore, les propos des chroniqueuses manitobaines rejoignent les attaques que de nombreux regroupements et organismes, un peu partout en Europe et en Amérique à cette époque, livrent au cinéma et à d'autres médias populaires. On reproche notamment à ceux-ci de saper la

moralité et d'entraîner la jeunesse vers une vie de délinquance et de criminalité:

En effet, le cinéma est dangereux. Ces vues sont des enseignements en images, qui font une impression sur le cerveau de l'enfant. La jeunesse puise là une variété infinie de moyens pour faire le mal, et combien de jeunes délinquants amenés devant les magistrats avouent qu'après avoir assisté à une représentation, ils ont dérobé pour pouvoir franchir l'entrée des vues encore une fois, et que là ils ont appris le moyen de faire des tours d'escroquerie (Gertrude, 13 juin 1917).

Le cinéma rivalise et menace les autres formes de communication plus traditionnelles. La fréquentation des «vues animées» contrevient et nuit à l'éducation franco-catholique inculquée au foyer. Les mères sont spécifiquement appelées à faire preuve de vigilance et à empêcher ce contact de leurs enfants avec cette nouvelle forme «plus ou moins scabreuse» de pédagogie. Le cinéma est immoral car il séduit par sa charge émotive; il réveille les instincts «naturels» qu'il n'est pas bon de remuer. Il encourage le rêve, l'évasion et, pire encore, il initie au luxe, à la romance et à la sensualité, détournant la femme de son rôle et de sa place dans le monde, l'amenant à questionner le sort que lui a réservé la Providence:

[...] la vue d'un monde factice, la richesse, l'adulation dont certaines héroïnes sont entourées nous fait [*sic*] prendre en dégoût la vie simple qui est la nôtre. Ces amours exagérés [*sic*], ces scènes passionnées enlèvent la force pour les devoirs sérieux de la vie. Alors, l'amour calme et dévoué d'un mari semble insipide auprès de ces héros langoureux, aux cheveux ondulés, remplis de grâces imaginaires (Gertrude, 4 décembre 1918).

Le cinéma menace le rôle féminin catholique et canadien-français car il émousse les sens et procure du plaisir, détournant ainsi les femmes, les jeunes filles notamment, de leur rôle «réel», soit celui de se dévouer pour les autres. Le cinéma est un loisir dangereux car il appelle une dépense improductive du temps libre et il encourage la rêverie oisive, au détriment des tâches féminines essentielles qui procurent l'unique et seul véritable plaisir dans la vie (Gertrude, 28 novembre 1922).

Les chroniqueuses s'attaquent aussi aux courants musicaux et littéraires modernes, en les présentant comme des

influences néfastes dans la formation du caractère et comme des reflets de ce «siècle de démoralisation». Notons que leur critique artistique reflète essentiellement leurs préjugés de classe en matière de style, de goût et de beauté, des préjugés qui sont à peine camouflés derrière la référence aux positions «universelles» de l'Église. En d'autres mots, le respect de la foi catholique passe par l'adhésion à un ensemble temporel de valeurs idéologiques et culturelles.

Jamais un roman n'est l'écho du vrai, du beau, malgré les apparences: toutes ces scènes arrangées passionnément sont ni plus ni moins les pièges du vice, qui se revêt de la chevalerie [...]. Ainsi donc, avons [*sic*] beaucoup de discernement dans le choix des lectures. Ne lisons pas seulement de bons livres, mais lisons les meilleurs, pouvant nourrir l'âme d'idées justes, soulignant à l'occasion la vertu et flétrissant le vice (Françoise des Bois, 27 juillet 1915).

Fait important et significatif à noter, on ne décourage aucunement la culture intellectuelle chez la femme. Au contraire, les chroniqueuses insistent beaucoup sur l'importance de «nourrir son esprit», mais pas trop, ni de n'importe quoi et, surtout, ces activités ne doivent pas compromettre son rôle et ses fonctions. Il faut lire pour l'âme, pour chercher renfort et réconfort dans notre simple existence, et non pas se laisser piéger par une littérature de rêve et d'évasion, dont les promesses et les évocations se buteront tôt ou tard à la dure réalité de la vie et provoqueront d'amères déceptions. Cette littérature dangereuse, qu'il s'agisse de revues, de romans ou encore de la presse jaune (presse à sensation), est identifiée comme relevant d'un monde étranger aux franco-catholiques. Ce monde moderne «extérieur» menace l'intégrité culturelle et nationale de ces derniers. Les tentations qu'offre la modernité par l'entremise de ses produits, qui d'ailleurs ne promettent qu'illusions, doivent être combattues au nom d'une seule réalité, d'une seule vérité, d'une seule vie (Jacqueline des Érables, 18 avril 1917, 28 février 1922, 12 février 1924; Gertrude, 23 octobre 1918; Mère-Grand, 20 janvier 1926; Roselaine, 19 mai 1926). Dans ce discours, fiction et réalité, rêve et éveil, évasion et obligation sont incompatibles, ils ne peuvent cohabiter dans l'univers de la conscience; ils sont foncièrement antinomiques: c'est une lutte à finir entre le «faux» et le «vrai».

Nous n'avons pas besoin de littérature étrangère, nous avons depuis plusieurs années des bibliothèques paroissiales et une librairie française à Winnipeg, la Librairie Kérouack [sic], où l'on peut se procurer tout ce qu'il y a de plus nouveau. Ah! si nous connaissions mieux la valeur morale de nos poètes et moralistes français, que d'heures amusantes nous passerions! Et qui de nous ne s'est pas senti meilleur, après avoir lu un bon livre où à chaque page on respirait l'amour du devoir et du dévouement aux autres? (Mère-Grand, 20 janvier 1926)

Nous sommes à une époque de décadence morale et si nous réfléchissons un peu longuement sur le pourquoi de cette descente, nous concluons que les lectures sont pour beaucoup dans cet état de choses (Paule Saint-Amant, 1<sup>er</sup> juin 1927).

Les femmes franco-catholiques du Manitoba, et surtout les jeunes filles, sont également encouragées à développer leurs talents musicaux (Gertrude, 24 août 1920; Paule Saint-Amant, 21 décembre 1923). Il est, selon nos chroniqueuses, de leur «devoir d'état» de chercher à imprégner le foyer d'une atmosphère propice à la détente et au divertissement familial. Mais ici encore, les femmes doivent prendre garde pour ne pas céder aux courants modernes, éviter à tout prix de diffuser une musique qui va à l'encontre de la propagation de la foi et de la culture nationale canadiennes-françaises. Le *ragtime* et le *jazz* sont particulièrement dénigrés et rejetés comme des formes musicales issues du monde auquel n'appartiennent pas les Canadiens français (Jacqueline des Érables, 29 février 1916, 3 octobre 1917, Paule Saint-Amant, 21 décembre 1923). La musique «étrangère» de l'heure, exprimerait, dans toute sa laideur, la folie de la modernité. La «bonne» musique par contre, celle qui est harmonieuse, qui évoque la pureté, la beauté et l'idée divine, a sa place dans tous les foyers, indépendamment de la classe sociale. Cette musique privilégiée, c'est ce que l'on pourrait appeler la musique traditionnelle française et, bien sûr, celle des grands compositeurs classiques, même si, dans ce dernier cas, la relation entre l'expression musicale et la «nation» canadienne-française est pour le moins imprécise, se résumant sans doute à une question de préférence et de goût. La musique moderne, en contrepartie, est perçue par nos chroniqueuses comme une musique pour bas instincts, vulgaire, médiocre et, surtout, contraire aux normes culturelles auxquelles doivent aspirer les franco-catholiques.

Décidément, je n'y comprends rien à certaines œuvres littéraires et musicales de notre temps [...] l'idée même de m'initier à ce genre novateur me répugne [...]

Sans vouloir parler du "rag" et du "jazz", se donne-t-on assez de peine, mon Dieu, pour créer des galimatias qui ne veulent pas dire grand'chose, n'ont de caractéristique que leur étrangeté, et qui, cependant, font sensation ici et là! [...]

Sans les avoir connus jamais, l'on peut s'entendre avec un Beethoven, un Chopin, un Mozart, un Schumann et bien d'autres... Ce sont des génies clairs, je dirais. L'état de leur âme respective se livre dans chacune de leurs compositions [...]

Voilà de quoi ne peuvent se vanter, je pense, quelques-uns de ces jeunes talents vers lesquels je me sens si peu portée. Il me faut vraiment me faire violence pour leur attribuer autant de mérite que de prétention.

...Y a-t-il lieu de s'étonner de cette évolution des esprits, à cette époque où l'on voit trouble par tout l'univers? Est-il encore permis d'être simple, sincère, d'émettre ses goûts, d'être soi, quoi? (Jacqueline des Érables, 10 juillet 1923)

Ce rejet des nouveaux courants et produits culturels nord-américains dans les années dix et vingt s'appuie sur l'argument qu'il s'agit de produits issus d'un monde étranger qui envahit l'univers de la nation canadienne-française et catholique, qui l'appauvrit et qui mine ses fondements culturels identitaires.

Savez-vous, amis, ce que l'on remarque de nos jours, dans chaque famille, si vous êtes tant soit peu observateur? Des "Cahiers de Mode" qui arrivent comme un avalanche trois ou quatre fois par année, avec la mission de soulager le porte-monnaie pour gonfler en autant celui des maisons juives! [...] (Françoise des Bois, 8 février 1916)

Le journal *La Liberté* participe activement au cours de ces années au mouvement national catholique contre les modes vestimentaires modernes. Cette question de l'apparence corporelle, de l'impression que dégage une tenue vestimentaire, constitue très régulièrement le sujet des chroniques féminines dans l'hebdomadaire. La mode, comme courant culturel moderne, est la cible préférée des critiques de la modernité. Le discours des chroniqueuses souligne abondamment la valeur communicative de l'apparence corporelle. D'où cette insistance sur la «qualité» de la présentation du corps comme un reflet direct de la «qualité» morale d'une personne. En d'autres mots, pour les idéologues féminins franco-catholiques, «l'habit fait le

moine». L'apparence physique et la tenue vestimentaire doivent promouvoir, selon ces dernières, l'attachement aux valeurs telles qu'identifiées et définies par le discours catholique. La simplicité, la modestie, la retenue et la pudeur sont les principaux critères à observer en vue de faire du corps un symbole de l'âme. L'idéologie propose donc ici un «costume» aux valeurs éthiques et esthétiques jugées conformes à la morale catholique. Par opposition, les tenues extravagantes, les toilettes suggestives et la coquetterie sont tour à tour dénoncées comme des manifestations extérieures de la corruption de l'âme (Jacqueline des Érables, 3 août 1915, 7 mars 1917; Gertrude, 15 juillet 1919; Tante Angèle, 7 septembre 1927). Comme la littérature et la musique, les modes vestimentaires sont des incarnations de l'individualisme, de l'égoïsme, du matérialisme et de l'hédonisme associés à la vie urbaine, moderne et étrangère. Concrètement, une jolie robe simple et pudique évoque le devoir et l'honneur féminins, la vertu, l'esprit de charité et d'abnégation, alors qu'une robe courte, au col échancré et aux couleurs criantes dévoile beaucoup plus que la chair; elle exprime l'égoïsme de la personne, sa propension pour l'oisiveté, l'ostentation, les plaisirs faciles et factices, la frivolité, la vanité, le luxe et la luxure. Le temps qu'une femme consacre à suivre la mode et à parfaire sa toilette, c'est du temps volé à sa famille et à sa communauté.

Non, jeunes filles, ne pratiquons pas la coquetterie; soyons plutôt vertueuses et ignorées et rappelons-nous cette parole du poète: "Les femmes ne peuvent trouver de parure qui les embellisse autant que la vertu" (Denise, 28 septembre 1915).

Les chroniqueuses s'évertuent beaucoup à décourager leurs congénères de chercher dans les toilettes de l'heure et les produits de beauté un moyen de préserver ou retrouver leur apparence de jeunesse (Gertrude, 21 septembre 1915, 12 octobre 1920). Elles n'hésitent pas à affirmer que la jeunesse réside ailleurs que dans l'usage des cosmétiques et que, de toute façon, plusieurs femmes ne réussissent dans leur quête qu'à se couvrir de ridicule:

Être mises avec grâce et simplicité; ah! le voilà le suprême de l'élégance tant recherchée des femmes intelligentes et de bon goût. Sont-elles élégantes ces femmes âgées, à l'allure papillonnante, dont les jupes réduites découvrent

des mollets qui attirent l'ironie? Éléantes ces mères de famille qui, soit à la maison ou sur la rue, laissent voir tant de misères par l'échancrure de leurs atours? Ignorant que la meilleure élégance, c'est la simplicité; oublieuses aussi des saines lois de la morale, elles se livrent à mille excentricités qui les ridiculisent et les dénigrent moralement (Mère-Grand, 18 avril 1928).

On insiste aussi sur la dimension ostentatoire de la mode féminine chez la classe aisée, ainsi que le désir prononcé d'émulation parmi les groupes moins fortunés. Les chroniqueuses dénoncent ces tendances qui, selon elles, nuisent à l'image de l'élite auprès de la masse et alimentent les tensions entre les classes sociales (Jacqueline des Érables, 15 août 1917, 11 mai 1920, 10 mai 1921; Gertrude, 21 octobre 1919). Elles affirment qu'il est important, au contraire, de résister à l'attrait du luxe et de s'habiller, de paraître et de se comporter selon son «rang» dans l'échelle sociale:

Mieux vaut rester dans sa sphère plutôt que de se heurter violemment à la pierre d'achoppement que rencontrent beaucoup de ceux qui ont voulu "arriver" trop vite (Jacqueline des Érables, 11 mai 1920).

C'est Dieu Lui-même qui a créé les classes sociales, mais ce n'est pas Lui qui a voulu le mauvais esprit dont elles débordent de part et d'autre.

Hélas! on ne néglige rien pour assurer l'éclat de son "moi" extérieur, mais que fait-on pour son "moi" intérieur? (Jacqueline des Érables, 10 mai 1921)

La page féminine dans le journal catholique reproche finalement à la mode de contribuer à l'avilissement de la femme. Que des femmes, autrement fort respectables, soient confondues avec des prostituées, uniquement de par leur apparence, est suffisant pour compromettre les conventions sociales, notamment en ce qui touche aux rôles sexuels, et les attentes respectives des hommes et des femmes:

Soyez coquettes, – la coquetterie bien mesurée est une des vertus de la femme du monde, – mais de grâce n'adoptez ni le maquillage ni l'accoutrement d'une traîneuse de rue dans le seul but d'attirer l'attention malsaine, pour ne pas dire bestiale, de vos hommes! (Liane, 31 juillet 1918)

[...] il n'est pas étonnant que beaucoup d'hommes ne soient pas pressés et un grand nombre ne veuillent pas se marier, parce qu'ils ont peur de ces jeunes filles qui

prodiguent leurs caresses à droite et à gauche, au premier et au dernier venu (Mère-Grand, 26 août 1925).

Nous pouvons donc constater à quel point les chroniqueuses opposent sans cesse à l'artifice moderne une continuelle affirmation de ce que sont le beau, le bien, le bon et le vrai. Dans leur discours hautement moralisateur, à travers le procès qu'elles livrent à la modernité culturelle des années dix et vingt, émerge une image de la «vraie» vie, de la «vraie» chrétienne, de la «vraie» canadienne-française et, ultimement, de la «vraie» femme:

Liguons-nous pour mépriser bien haut cette désinvolture avec laquelle la société féminine allume la cigarette ou – vais-je le dire? – déguste son “cocktail”. Gare aussi à l'abus de la mode: la véritable élégance et l'esprit chrétien se rencontrent dans la décence et la simplicité. En un mot, soyons vraiment femmes (Jacqueline des Érables, 27 janvier 1920).

Dans *La Liberté*, l'identité féminine franco-catholique se définit par une résistance à la modernité culturelle nord-américaine et par une adhésion, sinon une soumission, au projet national canadien-français. La «vraie femme» est, comme nous le verrons, celle qui fond son individualité dans le processus identitaire collectif.

## IDENTITÉ FÉMININE ET IDENTITÉ NATIONALE

Les artisanes de la page féminine se font un devoir, au cours de la période, de récuser le mouvement féministe. Considéré comme l'une des principales utopies qu'ait pu donner le XX<sup>e</sup> siècle, le féminisme est présenté dans l'hebdomadaire francophone comme une «doctrine moderne» qui vise à libérer la femme du joug domestique et lui ouvrir toutes grandes les portes de l'univers public masculin, notamment le domaine des professions libérales (Madame W. Raymond, 27 février 1929). Taxé de «faux», ce féminisme, étroitement associé au monde anglo-saxon et protestant, est clairement perçu par Jacqueline des Érables comme une menace au rôle et à l'identité de la femme franco-catholique:

Pour ces “émancipées” il n'est plus question de foyer, d'époux et de famille. Elles veulent à l'égal de l'homme jouir de la liberté et des plaisirs, et c'est en souveraine qu'elles entrent dans ce qui est le domaine de l'homme

sans songer qu'elles perdent du coup leurs charmes particuliers (Jacqueline des Érables, 25 avril 1917).

L'émancipation féminine serait en quelque sorte une aberration, puisqu'elle équivaut à une dénaturation de la femme, à une négation de sa spécificité.

Les chroniqueuses proposent à leurs lectrices une alternative au «faux» féminisme. Le «vrai» féminisme est donc celui qui valorise le rôle «naturel» et distinct des femmes dans la société:

Le féminisme qui doit inspirer les actions de toute chrétienne est de répandre la bonté, la grâce, la sympathie qui émanent d'elle. Pour faire le bien elle n'a qu'à recourir à ses propres ressources – et non pas à emprunter celles de l'homme. À elle de bien garder le foyer et à faire le bonheur du mari (Jacqueline des Érables, 25 avril 1917).

Pour Jacqueline des Érables, la mission de la femme est déjà clairement définie; il s'agit d'assurer le «bonheur» domestique et, ultimement, celui de la nation canadienne. La vraie féministe est celle qui aspire à développer ses facultés pour les mettre au service de la nation en s'appuyant sur la famille et le foyer. La «vraie» féministe, donc, c'est celle qui se dévoue pour les siens et qui ne succombe pas aux «autres»:

La mission de la femme est là toute et si elle est méconnue, aujourd'hui plus qu'hier, la faute en est à l'esprit d'indépendance semé par les chimères du faux féministe [*sic*] et des idées protestantes, à l'expansion des mariages mixtes favorisés nécessairement par le contact courant des croyances opposées et du trop bon marché que nous faisons des nôtres en ne pesant pas assez les conséquences de pareilles unions (Madame W. Raymond, 13 mars 1929).

Il n'est guère surprenant que *La Liberté*, après s'y être opposé, accueille avec une certaine froideur la loi manitobaine qui accorde le droit de vote aux femmes en 1916. Mais la loi se doit d'être respectée, il faut s'y résigner et s'accommoder de ce nouveau droit que les Canadiennes françaises n'ont pas demandé, mais néanmoins obtenu suite à «l'initiative et au travail incessant des femmes anglaises» (Gertrude, 7 mars 1916). Les chroniqueuses entreprennent alors de faire du suffrage féminin une nouvelle arme dans le combat «national». Même si

«l'obligation de voter» lui «répugne essentiellement» (Jacqueline des Érables, 4 mai 1920), la Canadienne française est appelée à faire de cette obligation une extension de sa mission traditionnelle, soit d'assurer la survie de la foi et de la langue. On encourage donc les femmes franco-catholiques à accroître, par leur vote, les pressions en faveur du respect des droits religieux et linguistiques au Manitoba (Gertrude, 7 mars 1916; Jacqueline des Érables, 4 mai 1920). On leur rappelle que leur vote doit être guidé par l'amour de la patrie et le culte de la foi et de la langue (Gertrude, 23 mai 1917).

Mais cette participation féminine à la lutte pour les droits religieux, linguistiques et scolaires doit demeurer discrète, silencieuse même, et doit assurément se réaliser à l'ombre du foyer (Gertrude, 21 juin 1916). Les chroniqueuses se font les partisans d'un réformisme tranquille; elles font appel à la femme et à son rôle traditionnel pour apporter un frein à la vitesse du changement historique:

Pensez donc, on y va sur un meilleur train vers la "modernité" et je me demande, si on ne met pas un frein à cette vitesse effrénée, où ça nous mènera (Jacqueline des Érables, 15 février 1916).

On reproche cette tendance à émuler la république voisine, jugée trop progressiste. Les Canadiens ne devraient «emprunter que ce qu'il y a de bon, de beau chez nos voisins» (Thérèse de Saint-Éloi, 26 octobre 1915). On craint qu'un changement trop radical ne vienne saper les fondements mêmes de l'identité canadienne-française. Ici encore, de par son rôle déterminant dans la reproduction sociale, la femme doit venir à la rescousse. La femme chrétienne doit s'opposer aux révolutions ainsi qu'à tout changement radical, trop vif ou trop brusque. Les changements nécessaires doivent au contraire se dérouler d'une façon graduelle et modérée. Dans l'exercice de son rôle traditionnel d'épouse-mère-ménagère, la Canadienne française est stratégiquement bien placée pour intégrer progressivement le changement sans pour autant menacer l'édifice familial et national:

Les changements doivent être lents, progressifs et suivis afin de couvrir votre petit jeu de réforme [...] Car n'est-il pas vrai que la mère, par des secrets qu'elle seule possède, peut facilement améliorer, réformer et même changer les

manières de s'amuser, s'habiller et vivre de ses enfants (Gertrude, 14 mars 1916).

Si les chroniqueuses endossent une part du changement, c'est souvent au nom de la continuité historique. C'est à tout le moins la position adoptée à l'égard de l'évolution moderne du rôle féminin. On reconnaît, par exemple, que le contexte de la guerre et l'entrée des femmes dans un univers traditionnellement masculin sont venus remettre en question «un tas de préjugés ridicules». La femme montre hors de tout doute à cette époque qu'elle peut exercer le métier d'un homme sans pour autant déchoir ni s'avilir (Gertrude, 10 avril 1918). Même Jacqueline des Érables tient à préciser qu'elle ne puise pas son anti-féminisme dans sa cuisine qui, d'ailleurs, ne la voit pas plus que nécessaire; néanmoins, cet anti-féminisme, elle le puise «dans le gros bon sens que le bon Dieu a donné à sa créature» (Jacqueline des Érables, 20 mai 1924). La femme doit savoir s'adapter à son époque changeante, grâce surtout à l'instruction et à la culture intellectuelle, de façon à mieux remplir son rôle traditionnel:

Dans ce siècle où le progrès marche à pas de géant, dans ce tourbillon des affaires où l'efficacité intellectuelle compte pour beaucoup, on ne peut se passer d'instruction (Gertrude, 15 août 1917).

Comment éviter l'écueil vers lequel s'orientent toutes les libertés d'aujourd'hui; comment ennoblir la vulgarité de la vie matérielle, sinon par la culture de l'esprit? (Mère-Grand, 29 septembre 1926)

Mais les Canadiennes françaises ne doivent pas non plus nourrir des ambitions trop élevées. L'instruction est une bonne chose, se tenir informée est recommandé, mais aspirer à une carrière intellectuelle et publique est toutefois fortement découragé. La majorité doit plutôt se résigner et accepter le statut de «maîtresse de maison», car «être quelqu'un» n'est pas l'apanage de toutes les femmes:

Il n'appartient pas à toutes les femmes de faire de grands et bons discours comme Mme McClung, qui sur ce rapport semble avoir un talent et une vocation toute particulière, mais notre champ d'action n'étant pas aussi vaste, nous pouvons quand même exercer nos petits talents de jaseuse à faire du bien autour de nous et n'ouvrons la bouche que pour consoler, encourager et admirer (Gertrude, 12 octobre 1915).

En somme, n'est-il pas presque oiseux de discuter ce sujet chez nous, où les cervelines sont plutôt rares? La femme l'emporte sur l'homme pour les richesses du cœur. Laissons-lui donc sans l'envier, la puissance cérébrale (Jacqueline des Érables, 20 mai 1924).

L'instruction des femmes, le «développement de leur esprit», constituerait donc un progrès significatif dans la capacité de ces dernières «à comprendre et à accepter ce que Dieu et la patrie réclament de chacune» d'elles. (Annette Saint-Amant, 27 janvier 1926) Les Canadiennes françaises seraient ainsi appelées à se moderniser en vue de lutter plus efficacement contre la modernité elle-même, et ce, au nom de la sauvegarde de la «race», de la patrie.

L'identité nationale défendue dans la page féminine se définit en partie par ce qui serait étranger à la culture canadienne-française. Il semble bien qu'à ce sujet, toute la production culturelle moderne en Amérique du Nord soit jugée comme étant étrangère aux Canadiens français. Du même coup, ces derniers n'apparaissent pas comme des producteurs culturels; la culture canadienne-française ne se fait pas, elle survit depuis des temps immémoriaux. C'est dans le passé, dans l'univers des traditions, que l'on puise, intacte, sa culture identitaire. Ainsi, à la modernité étrangère, on oppose les traditions nationales. Le temps des Fêtes s'avère une période propice pour rappeler aux lectrices l'importance de renouer et de perpétuer les rites et rituels des Noël's d'antan afin de ne pas laisser s'effriter les traditions sous la poussée des «influences étrangères» (Mère-Grand, 18 décembre 1929). Notons ici l'opposition des chroniqueuses à l'image du Père Noël, «cet étrange balourd qu'on appelle Santa Claus» (Jacqueline des Érables, 28 décembre 1920) et qui vient «s'insinuer peu à peu dans nos foyers canadiens et supplanter le gracieux enfant de Bethléem» (Mère-Grand, 12 décembre 1928). Cette résistance dévoile beaucoup l'importance accordée aux images, aux icônes, comme signes et symboles d'identité. Par sa place et son rôle, la femme est plongée au cœur de ce combat culturel et identitaire:

N'empruntons rien à l'étranger, puisons plutôt dans le passé, et étalons nos richesses avec fierté (Jacqueline des Érables, 28 décembre 1920).

Tant d'influences menacent notre mentalité canadienne-française qu'il ne faut pas craindre d'arborer à profusion

les reliques du passé, de garder intact, au cœur de nos petits l'amour des choses du temps jadis. Et n'est-ce pas à nous surtout, reines et gardiennes du foyer, qu'il incombe de veiller à ce que les coutumes d'autrefois s'accomplissent avec le rite qu'ont établi nos ancêtres? [...] Pour nous surtout, menacés [*sic*] par les influences étrangères, ces coutumes d'autrefois ne sont-elles pas la meilleure sauvegarde de notre entité comme race distincte dans l'Ouest? (Mère-Grand, 12 décembre 1928)

Avec l'oblitération du temps présent, son rejet comme référent culturel, comme source de renouvellement culturel, il ne reste que le temps passé pour nourrir cette identité nationale et espérer lui assurer un temps futur, d'où les notions de «sauvegarde» et de «survivance». La nation canadienne-française ne survit que grâce au passé, en dépit du présent. C'est à la femme franco-catholique de faire fi de ce monde présent, moderne et étranger, pour mieux perpétuer, transmettre et reproduire les traditions culturelles qui définissent la nation. Ce discours identitaire et nationaliste conduit, on s'en doutera, à une vision idyllique et panégyrique de l'histoire «nationale». L'histoire est mise au service de la cause, et, fidèle aux enseignements d'un Lionel Groulx, les chroniqueuses insistent sur l'importance d'inculquer aux jeunes un sentiment de fierté patriotique, à partir des «leçons» héroïques du passé, des «plus glorieuses pages de notre histoire» (Jacqueline des Érables, 29 mai 1923; Mère-Grand, 21 novembre 1928). La célébration de la journée de Dollard des Ormeaux, héros mythique porté aux nues pour avoir sacrifié sa vie pour la survie nationale, devient un prétexte pour souligner avec fierté le fil continu de l'histoire:

Ce jour doit résumer la longue suite des événements qui ont assuré notre survivance et qui constituent nos divers fleurons de gloire. Excellent moyen de créer des enthousiasmes nouveaux pour ne pas lâcher pied, mais pour, au contraire, conquérir un avenir de plus en plus stable (Jacqueline des Érables 29 mai 1923).

Les chroniqueuses célèbrent tour à tour les exploits héroïques des figures historiques légendaires de la fondation du Canada français, des rives du Saint-Laurent jusque dans les Prairies. Même les «pionnières» de la nation dans l'Ouest ont leur place sur le piédestal, aux côtés des La Vérendrye et Aulneau:

À ces femmes nous reconnaissons le caractère distinctif de la nationalité canadienne-française, c'est-à-dire l'amour du devoir, la constance au travail, le respect de la religion et un attachement inviolable à notre belle langue française (Gertrude, 24 octobre 1917).

La reconstitution historique ici ne vise aucunement à retracer une quelconque évolution, transition ou développement, mais bien à proposer, au delà du temps, un rapprochement avec la pureté mythique des origines. On peut aisément constater également le poids des préoccupations contemporaines dans la représentation du passé: les ancêtres, les héros, ont su lutter, eux, contre les forces immorales et corruptrices du monde. En témoignent ces commentaires d'une chroniqueuse concernant la biographie, par le père Édouard Lecompte, de Catherine Tekakwitha, cette «jeune vierge iroquoise» qui, d'une «sauvagessse obscure», devint, malgré «l'affreuse corruption de son entourage» et les «embûches des jeux publics, des divertissements bruyants», «un ange de vertu» (Une Mère, 23 mars 1927). De tels héros du passé, auréolés des qualités morales idéales, doivent servir de modèles à leurs descendants; ces derniers doivent reconnaître le lien qui les rattache à ce passé, y trouver le fondement à leur identité et savoir en tirer les leçons nécessaires:

Si les leçons du passé nous rafraîchissaient un peu plus le cœur et l'esprit, nous ne serions pas si aveugles, nous ne serions pas toujours si à genoux devant tout ce qui sent l'anglo-Saxon [*sic*] [...] Nous sommes les fils d'une race d'apôtres. Soyons apôtres à notre tour, chacun dans notre sphère (Jeanne des Ormeaux, 24 octobre 1922).

Le nationalisme que véhiculent les chroniqueuses, c'est sensiblement le nationalisme canadien et canadien-français tel que formulé par des hommes comme Henri Bourassa et Lionel Groulx. Le Québec apparaît certes comme la mère-patrie, le «foyer» de la nation et comme un modèle à suivre; le fait que plusieurs des chroniqueuses soient d'origine québécoise explique sans doute cette nostalgie de la «terre natale» qu'évoquent à l'occasion leurs écrits. C'est particulièrement le cas chez Jacqueline des Érables, qui endosse ouvertement le nationalisme du journal *Le Devoir* et de son fondateur, Henri Bourassa (15 février 1916, 4 septembre 1918, 8 juillet 1924). Les Canadiens français de l'Ouest, en contrepartie, sont définis

comme des exilés, formant l'avant-poste de la nation, encerclés par «l'ennemi» et plongés au cœur de la «lutte» pour la survivance. La conjoncture aidant, les chroniques féminines abondent en allusions militaires pour souligner l'urgence de cette «guerre» patriotique. La Canadienne française est appelée au front et doit combattre avec les armes qui lui sont propres: parler français partout, entre autres dans les établissements commerciaux, réclamer l'affichage en français chez les marchands francophones, éviter à tout prix les contacts avec l'autre, particulièrement les unions mixtes:

Quand je vois nos familles canadiennes s'allier aux familles de langue anglaise... oh! ça me désole! car cela veut dire: une famille française en moins, et une famille anglaise en plus (Jacqueline des Érables, 28 décembre 1915).

Et nous, gardiennes des foyers, stimulons le bon parler français, car elle est belle, notre langue, et je crois vraiment qu'au ciel la langue française sera obligatoire, car elle est divinement douce et tendre à l'oreille (Gertrude, 13 mars 1918).

Cette lutte pour la survivance, au nom d'une intégrité culturelle, va jusqu'à prendre l'image d'une guerre sainte. En témoigne cette prière de Jacqueline des Érables à Jeanne d'Arc:

Jeanne, petite sœur, humble bergère, fidèle amie de Dieu, puissante guerrière, héroïne et martyre pour la patrie française, daigne accueillir l'hommage de notre vénération, et écouter l'ardente supplication de nos cœurs.

À la voix de célestes visiteurs, tu dis adieu à tout ce que tu aimais: ton clocher, tes parents, ton hameau, pour voler au secours de ton roi. Pour tant de soumission aux ordres divins, les hommes, des aveugles et des ingrats, te firent mourir sur le bûcher. Mais Dieu, qui garde dans les siècles le secret des récompenses éternelles, te fait "Sainte".

Nous t'en conjurons, Sainte Jeanne d'Arc, regarde notre Canada, fils de la France, d'un œil favorable. Souviens-toi qu'il est dans les chaînes. Sois désormais la "Voix" qui nous guide vers la victoire sur nos ennemis; enseignes-nous ta force et ta sagesse pour vaincre la ténacité orgueilleuse de nos géoliers [sic], sauve nos petits enfants, conduis-nous tous vers la liberté de louer et bénir Dieu en "français" toujours. C'est notre vœu le plus cher, exauce-le Jeanne la Pucelle (Jacqueline des Érables, 25 mai 1920).

Cette prière est fort intéressante d'un double point de vue. D'abord, soulignons ici l'ambiguïté du personnage de Jeanne d'Arc, pas tout à fait conforme à l'idéal féminin que privilégie *La Liberté* à travers sa page féminine. Puis, derrière la comparaison entre deux «guerres saintes», se profile cette idée que les anglophones sont des envahisseurs au Canada. Mais si Jeanne d'Arc a volé au secours de son Roi, qui est le Roi des Canadiens français dans ces premières décennies du siècle? On le voit, le nationalisme qui s'exprime ici (comme ailleurs au Canada français à l'époque) ne s'appuie pas sur la notion d'État, ni vraiment sur la délimitation d'un territoire précis. L'identité nationale est davantage ethnoculturelle, se définissant par les traditions et la langue françaises, par la foi catholique et, peut-être surtout, par le réseau institutionnel établi et contrôlé par l'Église, et ce, à l'échelle du continent, ou presque. Ce poids de l'Église, ajouté au fait que l'État est perçu comme étranger à la nation, expliquerait peut-être cette divergence de vue à propos de la place de la femme dans la société civile, entre les féministes anglo-protestantes et les militantes laïques franco-catholiques. Au risque de simplifier à outrance, l'on pourrait dire que, pour ces dernières, préoccupées avant tout de la dimension morale de l'existence, l'État, c'est l'Église, et vice-versa.

Chose certaine, l'identité de la femme canadienne-française et catholique est inséparable de son appartenance nationale. C'est en tant que gardienne des traits identitaires collectifs qu'elle réalise sa distinction. C'est dans la sphère privée, familiale et domestique où elle accomplit le mieux son œuvre de reproduction socioculturelle, qu'elle devient le pilier indispensable à la survivance nationale.

## CONCLUSION

En 1928, Jacqueline des Érables effectue un retour à la page féminine, après une période d'absence. En promettant à ses lectrices un «amendement de caractère», un «jugement plus sûr», des «idées mûries», elle fait aussi un retour sur elle-même:

Un jour, une certaine Jacqueline étourdie osa, dit-on, parler contre les "bobbed hair". Deux ans après, peut-être, pour des raisons valables ou non, elle dégageait sa nuque d'une chevelure plus opulente que belle. L'inconséquence était par trop flagrante, et Jacqueline méritait le charitable (?) honneur qu'on relevât de ses cendres l'article inconsideré

et regrettable... Était-elle donc revenue de ses préventions à l'endroit de cette mode qui la déféminise? Non. Mais, en matière d'amende honorable, elle doit avouer en avoir bien souvent goûté le confort, et qu'elle irait même jusqu'à le conseiller aux pauvrettes qui, dans leur vie, passent plus de jours couchés que debout. Ce qui prouve une fois de plus qu'il ne jamais dire: "Fontaine, je ne boirai pas de ton eau." Ou plutôt, ça se dit, mais ça ne s'écrit pas... (Jacqueline des Érables, 13 juin 1928)

En apparence innocente ou banale, l'anecdote n'en évoque pas moins la fluidité du terrain sur lequel œuvre la moraliste dans sa tentative de prescrire une esthétique et un code de conduite qui se veulent conformes à une vision organisatrice du monde; elle illustre aussi l'ambivalence de la relation au monde moderne, celui-ci s'avérant à la fois irrésistiblement «confortable» et profondément «dérangeant».

Il ne s'agit aucunement de questionner le respect par les chroniqueuses elles-mêmes des normes et des valeurs qu'elles défendent auprès de la population franco-manitobaine dans les premières décennies du siècle. Rien ne nous autorise à en douter, et cette dimension est tout compte fait secondaire ici. Par contre, il est indéniable que ces femmes participent activement à la formulation d'un discours public qui incite fortement la «masse» féminine au Manitoba français à se conformer à l'«image» qui lui est proposée par l'entremise d'un journal comme *La Liberté*. Car il s'agit bien d'image ici, plus précisément d'une guerre d'images opposant les représentations symboliques du monde moderne nord-américain et celles du monde traditionnel canadien-français. Il ressort clairement de notre lecture des chroniques féminines que ce monde traditionnel est défini comme historiquement antérieur et extérieur au monde moderne, et qu'il doit le demeurer au nom de sa survie en tant que groupement humain distinct, homogène et cohésif.

Par sa seule présence, ce discours féminin dans le principal media francophone de l'époque au Manitoba, révèle avec force, nous croyons, une prise de conscience de l'impact de l'évolution récente de la société sur la femme, sur sa place et son rôle, bref sur son identité. Il renferme également une interprétation de l'impact, réel et potentiel, de la femme sur l'évolution de cette même société. À ce titre, la page féminine dans *La Liberté* n'est peut-être pas aussi éloignée du discours

réformateur, féminin et féministe que tiennent à la même époque les militantes bourgeoises anglo-protestantes; ne retrouvons-nous pas dans les deux cas cette semblable inquiétude pour l'avenir de la civilisation chrétienne aux prises avec un monde moderne qui semble beaucoup trop tolérer, voire même qui encourage le vice, la violence et l'immoralité? Ces Canadiennes, anglophones comme francophones, n'expriment-elles pas une méfiance similaire à l'égard de l'«American Way of Life», une même antipathie à l'endroit de la culture dite de masse? Ne voient-elles pas dans cette intégration culturelle continentale un déclin de ce qu'elles identifient, différemment cependant, comme la culture canadienne «authentique»? Dans les deux cas, la cause féminine n'est-elle pas subordonnée à des enjeux sociopolitiques plus vastes?

Nous pourrions poursuivre indéfiniment ce genre de rapprochements, mais il n'en resterait pas moins que de profondes divergences séparent ces femmes francophones de leurs homologues anglophones. Plus significatif encore, les chroniqueuses de *La Liberté* se posent elles-mêmes comme des adversaires du féminisme, du suffragisme et du réformisme anglo-protestants. Même s'il se dit officiellement non partisan, le journal n'en demeure pas moins essentiellement un journal d'opinion, d'une seule opinion pourrions-nous préciser. *La Liberté* a incontestablement un parti pris, celui de la cause franco-catholique, et cette cause est identifiée et débattue à travers le filtre exclusif du clérical-nationalisme. La chronique féminine constitue à cet égard un espace permettant l'expression d'un point de vue féminin sur la question féminine, mais uniquement dans le cadre de cette idéologie nationaliste, fortement empreinte de religiosité mais aussi d'une morale faite de goûts discriminatoires et de préjugés.

Dans *La Liberté* donc, la question féminine est inséparable de cette cause patriotique définie en termes de survivance ethnoculturelle dans un monde fondamentalement hostile, étrange et étranger. Cette vision confère à la Canadienne française un rôle crucial de par les responsabilités qui lui reviennent dans le processus de reproduction biologique et socioculturelle de la nation. Pour les chroniqueuses, ce rôle féminin si capital à la nation s'avère non seulement incompatible mais aussi directement compromis ou menacé par

les valeurs modernes comme celles de l'individualisme, de l'égalité et de la liberté. Si des femmes sont appelées à définir et à diffuser un modèle féminin franco-catholique, c'est bien parce que d'autres modèles sont présentées à la femme «moderne».

Deux profondes contradictions émergent du discours féminin franco-catholique. D'abord, la Canadienne française voit son rôle glorifié et exalté, comme pilier de l'édifice conjugal, familial et national, mais, simultanément, on insiste sans cesse pour lui rappeler qu'elle doit aspirer à la simplicité, faire preuve de résignation et d'abnégation, bref à minimiser le pouvoir que lui donne potentiellement ce rôle. Puis, le discours alterne entre un appel à la soumission et un appel à la résistance. Ainsi, la femme est responsable de la transmission de la foi, de la langue et des traditions, sans compter le beau, le vrai et l'idéal, mais elle doit aussi être soumise à la volonté du père, du mari, du patron, de Dieu et de ses représentants sur terre. Elle doit être un modèle de vertu, de courage, de persévérance, tant pour sa famille que pour la communauté, mais elle doit aussi œuvrer en silence, en douceur, à l'ombre... Le portrait, le modèle féminin qui se dégage ici est celui d'une femme simultanément gardienne et prisonnière, enchaînée à son devoir inestimable et condamnée à en tirer une joie, un plaisir ou un contentement mystiques.

Dans son combat contre les forces adverses, voire diaboliques, qui menacent de corrompre et de détruire l'édifice national, la femme franco-catholique est ultimement incitée à se faire le porte-étendard de ce que nous oserions désigner comme une forme d'intégrisme ethnoculturel. Par la pratique exclusive de l'endogamie, par le rejet massif des tendances, courants, modes et influences jugés comme extérieurs et étrangers au groupe, par la préservation d'un bagage culturel «de souche», prétendument intact depuis les origines, la femme œuvre à la survie de la nation et d'une identité collective distincte. Peut-être comme toute forme d'intégrisme, la vision des choses et des êtres est essentiellement manichéenne et conservatrice. Un tel conservatisme est loin de constituer un anachronisme au sein de la société canadienne de l'époque, mais alors qu'ailleurs, y compris au Québec, il côtoie d'autres discours et orientations idéologiques, il semble bien qu'au Manitoba français, il n'y ait eu, dans la presse du moins, aucune autre vision concurrente ou

alternative. Non seulement cette situation vient renforcer l'illusion d'une nation homogène et uniforme, ou encore d'un monolithisme idéologique, mais elle soulève aussi le dilemme chez les francophones, dont des femmes, qui ne s'identifient pas à cet unique modèle qui leur est proposé dans leur langue.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN, Richard (1971) *The Social Passion: Religion and Social Reform in Canada, 1914-1928*, Toronto, University of Toronto Press, 385 p.
- ANDREW, Caroline (dir.) (1999) *Dislocation et permanence: l'invention du Canada au quotidien*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 355 p.
- ARTIBISE, Alan F. J. (1975) *Winnipeg: A Social History of Urban Growth, 1874-1914*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 382 p.
- \_\_\_\_\_ (1977) *Winnipeg: An Illustrated History*, Toronto, James Lorimer, 224 p.
- BACCHI, Carol Lee (1986) «Race Regeneration and Social Purity: A Study of the Social Attitudes of Canada's English Suffragists», dans BUMSTED, J. M. (dir.) *Interpreting Canada's Past* (vol. 2: «After Confederation»), Toronto, Oxford University Press, p. 192-205.
- CHAPUT, Hélène (1977) *Donatien Frémont: journaliste de l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 227 p.
- CLEVERDON, Catherine L. (1974) *The Women Suffrage Movement in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 324 p.
- COOK, Ramsay et MITCHINSON, Wendy (dir.) (1976) *The Proper Sphere: Woman's Place in Canadian Society*, Toronto, Oxford University Press, 334 p.
- DUMONT, Micheline et al. (1982) *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 521 p.
- GOLDMANN, Annie (1994) *Les années folles*, Paris, Casterman, 160 p.
- GRAY, James H. (1975) *The Roar of the Twenties*, Toronto, Macmillan of Canada, 358 p.
- GUTKIN, Harry et GUTKIN, Mildred (1996) «"Give Us Our Due!": How Manitoba Women Won the Vote», *Manitoba History*, n° 32, p. 12-25.
- HÉBERT, Karine (1999) «Une organisation maternaliste au Québec: la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 3, p. 315-344.

- JONES, Richard (1974) *L'idéologie de l'Action catholique, 1917-1939*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 359 p.
- \_\_\_\_\_ (1984) «Le spectre de l'américanisation», dans SAVARY, Claude (dir.) *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 145-166.
- KEALEY, Linda (dir.) (1979) *A Not Unreasonable Claim: Women and Reform in Canada, 1880s-1920s*, Toronto, The Women's Press, 233 p.
- KERN, Stephen (1983) *The Culture of Time and Space, 1880-1918*, Cambridge, Harvard University Press, 372 p.
- KINNEAR, Mary (dir.) (1987) *First Days, Fighting Days: Women in Manitoba History*, Regina, Canadian Plains Research Center, 177 p.
- LIGHT, Beth et PARR, Joy (dir.) (1983) *Canadian Women on the Move, 1867-1920*, Toronto, New Hogtown Press, 300 p.
- MARTEL, Marcel (1998) *Le Canada français: récit de sa formulation et de son éclatement, 1850-1967*, Ottawa, Société historique du Canada, 35 p.
- MILLER, Henry (1959) *Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch*, Paris, Buchet Chastel, 399 p.
- NOUSS, Alexis (1995) *La modernité*, Paris, PUF, 127 p.
- PINARD, Yolande (1983) «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902», dans LAVIGNE, Marie et PINARD, Yolande (dir.) *Travailleuses et féministes: les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal, p. 177-198.
- PRENTICE, Alison et al. (1988) *Canadian Women: A History*, Toronto, Harcourt Brace Jovanovich, 496 p.
- RASMUSSEN, Linda et al. (1976) *A Harvest Yet To Reap: A History of Prairie Women*, Toronto, The Women's Press, 240 p.
- VALVERDE, Mariana (1991) *The Age of Light, Soap, and Water: Moral Reform in English Canada, 1885-1925*, Toronto, McClelland and Stewart, 205 p.